

PHILIPPE MESNARD

EDITORIAL

View a Short Documentary about the Album



DE QUI S'AGIT-IL ?

En décembre 2006, une jeune archiviste de l'*Holocaust Museum* de Washington reçoit une lettre lui proposant de faire don à son institution de photographies qui permettraient de « revisiter certaines zones de la Seconde Guerre mondiale ». C'est un ensemble de photos de SS, tous en poste à Auschwitz. Dans ce qui se présente comme un véritable album, on trouve principalement des gradés, des hommes, et des femmes, assistantes ou infirmières. On peut voir leur sourire et leur air détendu en consultant le site de ce musée. L'ensemble des souvenirs de cette petite communauté est à disposition de tous – « en ligne ». En dessous de chaque photo, une légende explique qui sont ces individus qui jouissent ainsi de la vie. Au-dessus figure toujours la même phrase : *Auschwitz through the lens of the SS*. Une vidéo peut également être consultée où les responsables de ces archives expliquent cette histoire. Quand la vidéo se termine, s'affiche : *learn more, explore the Album [...]*¹

¹ <http://www.ushmm.org/research/collections/highlights/auschwitz/>

Avant, le terme « Album » dans ce contexte était associé aux photos recueillies par Lili Jacob d'un convoi de Juifs hongrois déportés durant l'été 1944 pour y être exterminés. Certes, ces photos avaient été prises par un photographe SS, certes, ces gens aussi avaient l'air calme (bien qu'un inquiet pressentiment parût sur certains visages). Mais les SS étaient alors au travail. Contrairement aux photos précédentes, là, sur la Rampe, ils ne rigolaient pas. Désormais, « Album », dans ce contexte, sera aussi associé à la détente et au *farniente* des gardiens et personnels du camp. Quelque chose a-t-il changé ? Combien d'aspects insolites ou domestiques du crime faudra-t-il encore découvrir ? Peu avant, à l'automne 2006, le roman de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes* remportait des prix, des louanges et des critiques. On disait qu'il mettait au premier plan des bourreaux et des crimes qui, pourtant, sont très régulièrement présents depuis la fin de la guerre. Mais de qui s'agit-il derrière cette actualité qui prétend nous les faire chaque fois découvrir à nouveau alors que l'on n'a pas cessé de les rencontrer. De qui s'agit-il ?

La notion moderne de « bourreau » recouvre plusieurs catégories qui vont du chef d'État au commandant de camp, du bureaucrate assidu au tâcheron armé de son outillage (fusil... machette), du haut fonctionnaire à l'officier tortionnaire. Les criminels politiques font périodiquement l'événement (Barbie, Papon, un film sur le procès Eichmann, Pol Pot, Pinochet, Milosevic...) pendant que les victimes civiles occupent en permanence la scène humanitaro-médiatique. À bien y regarder, les bourreaux ne sont-ils pas aussi présents que les victimes ? Parfois plus ? Parfaitement intégrés à notre paysage mental, ces criminels polarisent de nombreuses significations qui vont du guide messianique au petit père des peuples, du pervers au bureaucrate falot. De même que « zone grise », l'expression « hommes ordinaires » est vite passée dans le langage courant. Trop vite peut-être. On leur accorde un important crédit médiatique – même aux plus discrédités, aux plus ignobles. En lui donnant une allure de mode, le sujet se vend très bien. Ces criminels apparaissent aux moments de leur célébration, de leur chute, de leur inculpation ou de leur procès, de leur exécution (Ceausescu, Saddam Hussein). Mais ils font aussi l'événement autrement. Les films, les biographies, les romans (de Jonathan Littell à Norman Mailer), les essais s'accablent... certains construisent et reconstruisent des légendes – d'autres les défont.

Le sujet est donc vaste et ne risque pas de se périmer. Dans ce dossier nous avons adopté deux principes. Le premier consiste à nous limiter au nazisme, non pour faire écran aux questions que posent d'autres systèmes et personnalités criminels mais au contraire pour ouvrir une perspective et une réflexion que nous alimenterons par d'autres textes et dossiers dans un avenir proche*. Le deuxième principe trace le mouvement même de ce dossier : partir de la représentation pour aller vers la structure, démonter la légende pour découvrir comment fonctionne le réel et comment le fonctionnement même du réel fournit à la légende les conditions qu'elle réclame pour se constituer, se propager ensuite.

* Si le dossier du prochain numéro de *Témoigner entre histoire et mémoire*, le n° 101, sera consacré à l'enseignement des questions posées par la mémoire des crimes et génocides, le n° 102 reprend à partir d'ap-

Ilse Koch est devenue une icône du mal associée aux tatouages dont la fable dit qu'elle aimait à les collectionner. C'est avec le texte de Benoît Cazenave sur elle que s'ouvrent ces pages. Michel Foucault se demandait : « Comment se fait-il que le nazisme, qui était représenté par des gars lamentables, minables, puritains, des espèces de vieilles filles victoriennes ou au mieux vicelardes, comment se fait-il qu'il ait pu devenir... la référence absolue de l'érotisme ? » Depuis les années 1960, sexe et camps, érotisme et SS, pornographie et « Gestapo » ont été étroitement associés dans des imageries fantasmatiques qui se sont manifestées aussi bien au cinéma (*Portier de nuit* de Liliana Cavani ou *Salon Kitty* de Tinto Brass en 1974 n'en sont que des versions édulcorées) qu'en littérature dont le dernier avatar a pour nom *Les Bienveillantes*. Pour parler de ce livre, deux analyses empruntent des voix différentes, celle de la psychanalyse avec Régine Waintrater, celle de la littérature avec Charlotte Lacoste. Pierre Ayçoberry donne à lire un autre type de texte où la mégalomanie ne se déploie pas sur fond de sensationnalisme pervers, mais sur celui du culte narcissique de son auteur (Goebbels) et de son idole (Hitler). Un journal de 40 000 pages. Peu à peu nous glissons vers le réel concentrationnaire, avec tout d'abord une étude de Regula C. Zürcher sur les commandants de camps et leur famille sur les lieux mêmes (nous sommes très proche de l'esprit de l'Album évoqué en haut). L'approche criminologique du criminel de guerre contemporain par Pierre Thys serait comme le centre de gravité de ce parcours. Il est le seul à déborder du cadre du nazisme. À la suite, on pénètre dans les lieux pour rencontrer le personnel de la « Gestapo de Lille » avec Laurent Thiery et les gardiens de Breendonk et Amersfoort, deux camps respectivement de Belgique et des Pays-Bas, avec Tine Jorissen.

Un dernier texte, celui de Frediano Sessi, en guise d'ouverture pour une réflexion à venir, revisite l'organisation interne des camps nazis où les réseaux de détenus deviennent à leur insu les auxiliaires du commandement SS. C'est alors précisément de la zone grise, telle que l'a appelée et examinée Primo Levi, qu'il s'agit. Derrière l'ensemble des réflexions qu'accueille ce dossier, il ne s'agit pas encore d'entendre l'antienne d'une culpabilité universelle ou, du pareil au même, du bourreau qui sommeille en nous. Car il y a bien là une de ces légendes qui empêche de comprendre et les mécanismes criminels et les individus qui les ont mis en œuvre. L'intention est de saisir, au croisement de sa fonctionnalité et des intentions qui l'ont alimentée, la spécificité de ces crimes dont le nazisme est à la fois l'accomplissement et le modèle.